

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 12 (2007)

Artikel: Les gueules noires du Baloutchistan : regards sur la migration afghane
au Pakistan

Autor: Monsutti, Alessandro

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.03.2026

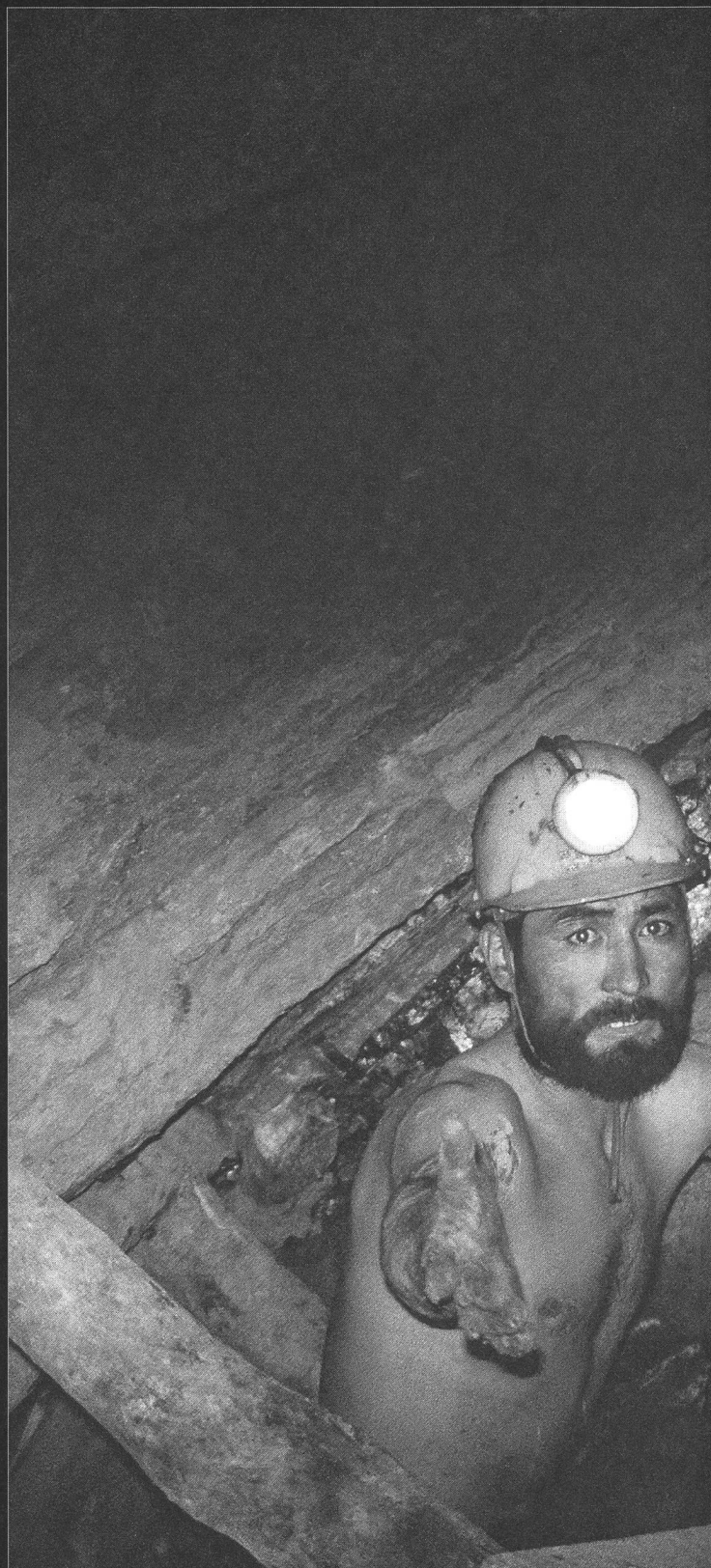
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ESSAIS EN ANTHROPOLOGIE VISUELLE

LES GUEULES NOIRES DU BALOUTCHISTAN

REGARDS SUR LA MIGRATION
AFGHANE AU PAKISTAN

Texte et photographies: Alessandro Monsutti





Mon premier véritable contact avec des Afghans remonte à 1993. De juillet à octobre, un groupe de quatre étudiantes et de deux étudiants de l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel dont je faisais partie a effectué un séjour de recherche à Quetta, la capitale du Baloutchistan pakistanais, sous la direction de Pierre Centlivres et de Micheline Centlivres-Demont. Notre but général était d'étudier les processus migratoires et l'intégration des Afghans qui avaient quitté les camps de réfugiés pour s'établir en milieu urbain. J'avais prévu de travailler plus spécifiquement sur la dimension politique des pèlerinages religieux, mais le hasard des rencontres me conduisit à visiter les mines de charbon de la région. Cette expérience fut déterminante pour moi et réorienta toutes mes recherches futures, qui portèrent dès lors sur les réseaux migratoires des Hazaras, un groupe minoritaire originaire du centre de l'Afghanistan bien représentés parmi les mineurs. Vu le rôle que cette première rencontre avec les gueules noires du Baloutchistan a joué dans mon itinéraire personnel, j'ai conçu cet article comme un hommage visuel à leur courage.

Les Afghans – hommes, femmes et enfants – qui ont quitté leur pays dans les années 1980 et 1990 ne peuvent être définis de façon univoque comme des réfugiés. Leur migration répond certes à la situation d'extrême insécurité que connaît leur pays du coup d'Etat communiste de 1978 jusqu'à aujourd'hui et qui ne semble pas prête à s'améliorer de façon durable. Mais elle s'inscrit aussi dans une longue histoire régionale de mouvements (Hanifi 2000).

Ce constat est particulièrement valable pour les Hazaras. Poussés par la pauvreté et par leur marginalité politique autant que par les combats passés et récents, ils ont quitté en masse leur région d'origine, les montagnes et les hauts-plateaux du centre de l'Afghanistan, pour se rendre dans les villes et les basses terres du pays ou à l'étranger (Monsutti 2004). Depuis plusieurs décennies, les hommes jeunes vont de préférence chercher un emploi en Iran, expérience qui s'intègre dans leur parcours de vie et leur permet de construire leur masculinité (Monsutti 2007). En revanche, les hommes plus âgés ayant la charge d'une famille rechignent à partir pour de longues périodes et souhaitent rester plus proches de leurs épouses et de leurs enfants qui demeurent le plus souvent dans le village d'origine. Quetta leur offre la possibilité de migrer de façon temporaire tout en bénéficiant d'un milieu d'accueil. En effet, les Hazaras sont venus s'y établir par vagues successives à partir de la fin du XIX^e siècle et ont fini par y occuper

des quartiers entiers (photo 1). Nombreux sont ceux qui trouvent un emploi dans les mines de charbon qui sont exploitées dans les montagnes environnantes (photos 2, 3 et 4).

Au début du XX^e siècle, les mineurs de charbon étaient surtout des Makranis originaires du sud du Baloutchistan, des hindous ou des sikhs, mais la présence de Pachtoune et de Hazaras était également mentionnée (Imperial Gazetteer of India 1991: 47). Aujourd'hui, trois communautés sont représentées: des Swatis (Pachtoune du nord du Pakistan); des Wardakis (pachtounophones d'Afghanistan); des Hazaras de la province de Ghazni (Afghanistan). C'est surtout après l'indépendance du Pakistan (1947) que ces derniers sont apparus dans la profession.

Après la sécheresse qui a frappé l'Afghanistan au début des années soixante-dix et l'invasion soviétique en 1979, les mines de charbon du Baloutchistan pakistanais ont offert un débouché professionnel privilégié pour les Hazaras et ont acquis de ce fait un rôle économique croissant (Collective for Social Science Research 2006). Dans l'ensemble de la région, une cinquantaine d'entrepreneurs hazaras exploitent environ deux cents mines et emploient plusieurs milliers d'ouvriers. Ce dernier chiffre varie au cours du cycle annuel. En tant que telle, l'exploitation des mines de charbon ne dépend pas des saisons. Mais la récolte des amandes dans la région de Ghazni, au début de l'automne, conclut les travaux agricoles, libère la main-d'œuvre et marque ainsi le temps de l'émigration. En mars, une grande partie des mineurs retournent chez eux pour les labours. En effet, il s'agit souvent de paysans en charge de familles nombreuses qui profitent de l'hiver, basse saison agricole, pour venir travailler quelques mois au Pakistan et accumuler un petit pécule. Ce mouvement concerne des dizaines de personnes en provenance de chaque village du district de Jaghori par exemple¹.

Le travail des mines permet à ces migrants d'entrer en contact avec la société locale par l'intermédiaire de leurs employeurs. Le mode d'organisation encourage le regroupement par origine. Il est structuré selon une hiérarchie fonctionnelle qui impose la solidarité. Dans le vocabulaire des mines, qui est un véritable sabir mêlant des mots anglais, ourdous et persans, on distingue: le *kontraktor*, *tekadâr* ou *ejâradâr* (l'entrepreneur, l'exploitant ou le gérant); les employés fixes (*molâzem* ou *employi*) que sont le *manajer* (responsable de la maintenance de la mine et de la sécurité

¹ Selon un informateur, plus de 10 % des hommes adultes de certaines vallées sont concernés par ce flux migratoire saisonnier.

sur le lieu de travail) (photo 6), le *bābu* ou *munši* (le secrétaire ou le comptable) (photo 5) ainsi que les *deriwār* (les chauffeurs de camion) (photo 7) et leurs assistants (les *kelinar*); le *jamadār* (le contremaître, celui qui embauche et organise le travail et l'approvisionnement); le *jorisar* ou *sarjori* (le chef d'équipe, celui qui dirige le travail dans les mines mêmes); les *kārgar*, *muzdur* ou encore *leyberz* (les simples ouvriers, les mineurs) (photos 8, 9 et photo de titre)². Ce petit monde, exclusivement masculin, obéit à ses propres règles dans l'isolement relatif des montagnes du Baloutchistan. Le pain est fabriqué sur place (photo 10) et les ouvriers cuisinent à tour de rôle. Ils viennent pour la plupart d'Afghanistan et forment une population très fluctuante, alors que les employés fixes sont le plus souvent établis à Quetta avec leurs familles.

Les salaires des ouvriers peuvent être calculés selon deux critères différents. Lorsque peu ou pas de charbon est produit, le travail est mesuré par l'avancement du creusement des galeries. Par pied creusé, l'équipe reçoit une somme variable selon la difficulté du terrain; elle se situait en général aux alentours de 300 roupies (soit moins de dix dollars) dans la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix. Lorsque l'extraction du charbon est assurée, les ouvriers sont payés en fonction de la production. En 1995 ou 1996 par exemple, un sac de charbon d'une centaine de kilogrammes était vendu entre 110 et 150 roupies (entre 3,3 et 4,5 dollars) suivant la qualité du charbon et le cours du marché. Le contremaître prélevait deux roupies par sac vendu. Il recevait en outre un salaire fixe de 2 000 roupies par mois. Il pouvait ainsi gagner 80 000 roupies par an, soit près de 2 500 dollars. Par sac de charbon, le chef d'équipe touchait quant à lui une commission d'une roupie et entre douze et seize roupies qu'il répartissait entre les membres de son équipe (de dix à quinze personnes). La paie se situait entre trois et quatre dollars par individu et par jour en moyenne. Mais lorsqu'une équipe travaillait sur un filon de bonne qualité, les mineurs pouvaient gagner jusqu'à 4 000 roupies par mois (environ 120 dollars), ce qui est considérable pour un travail manuel au Baloutchistan³. Les arrangements internes à chaque équipe de mineurs n'étaient pas exclus: un grand travailleur pouvait ainsi recevoir une somme supplémentaire avec l'accord de ses collègues, et une équipe pouvait décider de continuer à

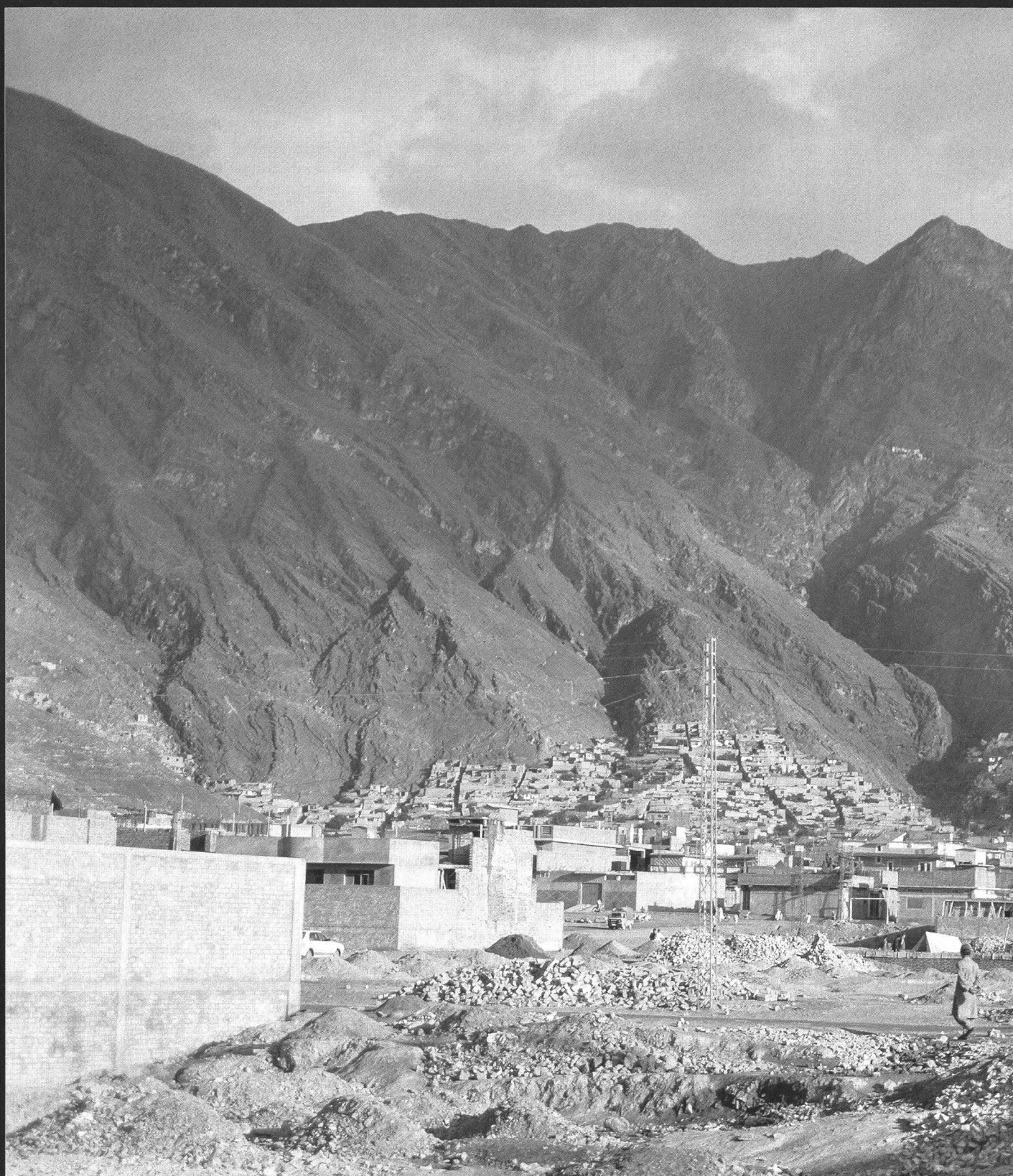
payer l'un de ses membres blessé ou tombé malade.

Une fois les salaires des mineurs déduits, avec l'argent qui restait (soit entre 90 et 130 roupies par sac), l'entrepreneur devait payer différentes factures (électricité, diesel, etc.), le salaire des employés fixes, le propriétaire de la mine et les taxes gouvernementales, et amortir le matériel (générateurs, pompes, wagonnets, camions, etc.). Il lui restait en fin de compte entre 15 et 20 roupies de bénéfice par sac.

Le travail des mines est dur et nombreux sont ceux qui sont incapables de le supporter. Bien que la population des ouvriers soit extrêmement mobile, il s'agit d'un petit univers où tout le monde se connaît. Le recrutement se fait essentiellement sur la base des réseaux personnels. Il y a un emboîtement des responsabilités: le *jamadār* embauche des gens en qui il a confiance et le *jorisar* a une grande liberté de mouvement pour gérer le travail de son équipe. Le revenu est proportionnel au travail et au rendement, ce qui oblige les équipes à maintenir un haut degré de cohésion et de coopération. En responsabilisant les ouvriers qui se constituent en petits groupes avec une forte interdépendance, le système encourage la solidarité interne, mais aussi un contrôle mutuel constant. Il témoigne de la manière dont les Hazaras, grâce à leur dynamisme, ont su trouver des réponses à une situation politique et économique particulièrement défavorable en mettant sur pied de vastes réseaux migratoires.

² Les termes anglais (*contractor, employee, manager, driver, cleaner, labourer*) sont retranscrits selon la prononciation locale sur le modèle du persan, car ils ont pénétré le langage courant et les locuteurs n'ont généralement pas conscience de leur origine étrangère.

³ A titre de comparaison, un grand pain coûtait 2 roupies, un plat de riz et de viande (*pala*) dans un petit restaurant du bazar revenait à 25 roupies. Un chauffeur de rickshaw avait un chiffre d'affaires de moins de 200 dollars par mois en moyenne, mais son revenu ne se montait guère à plus du tiers de cette somme (il devait soit louer son véhicule soit en amortir l'achat). Un ouvrier électricien touchait moins de 100 dollars par mois.



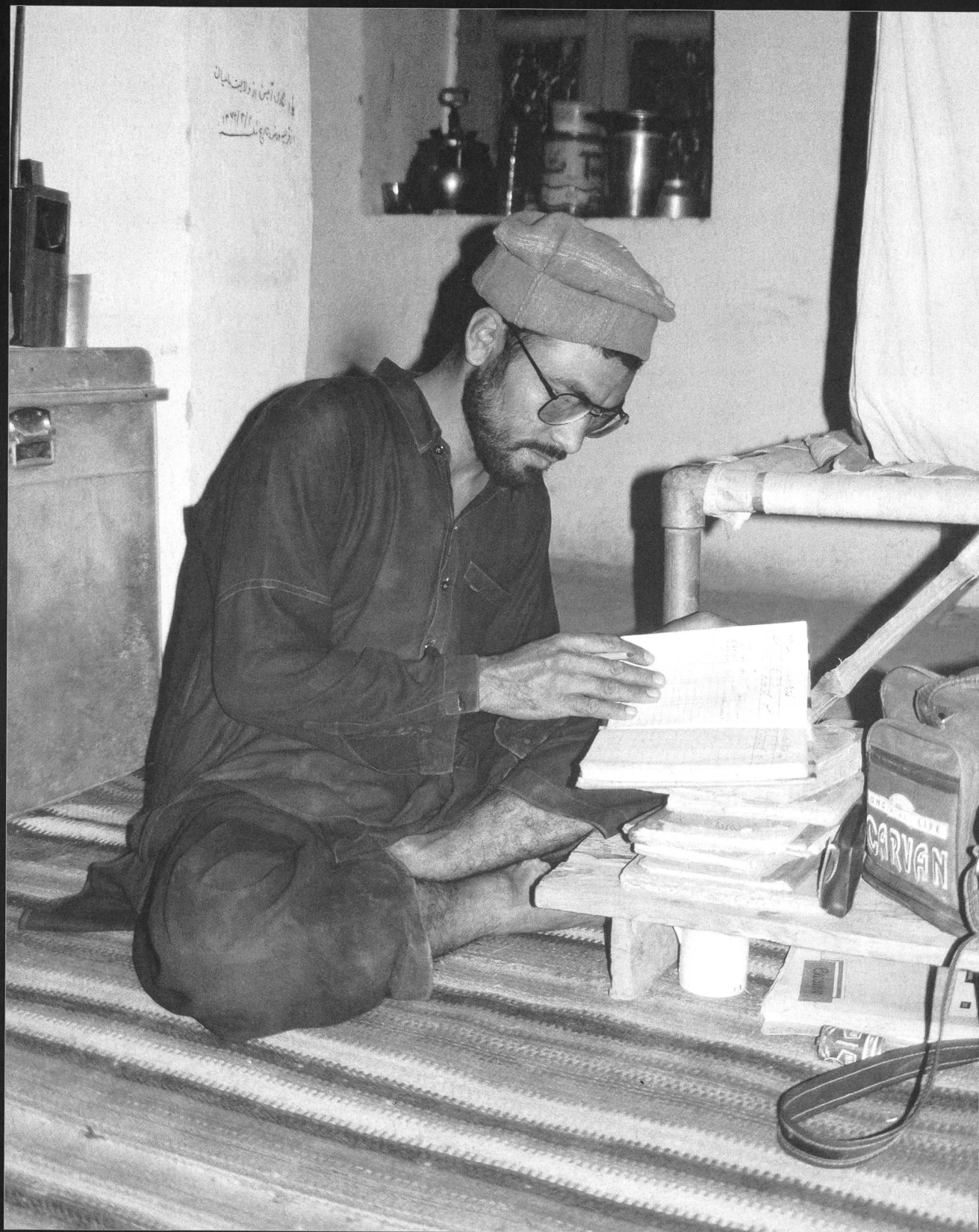






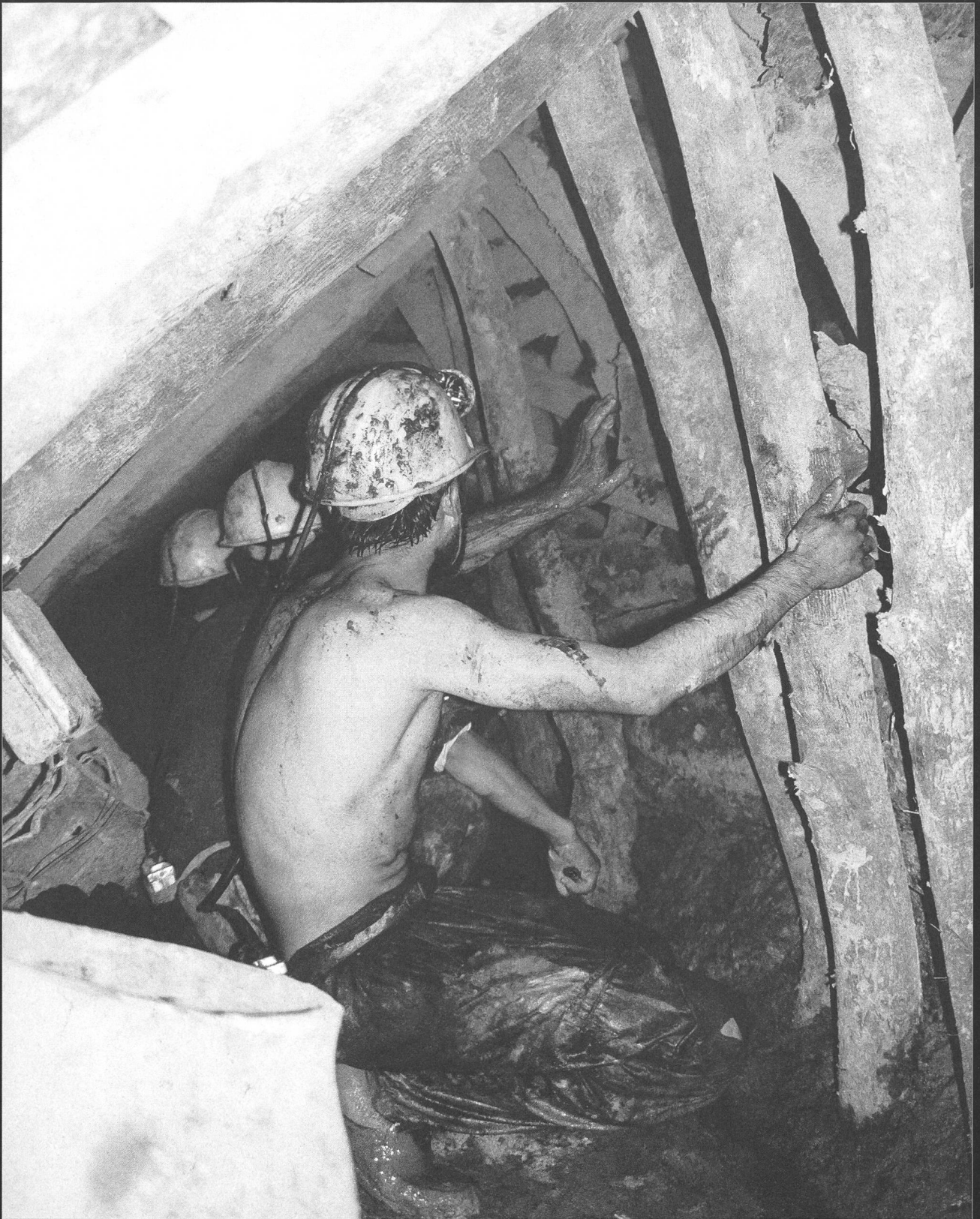


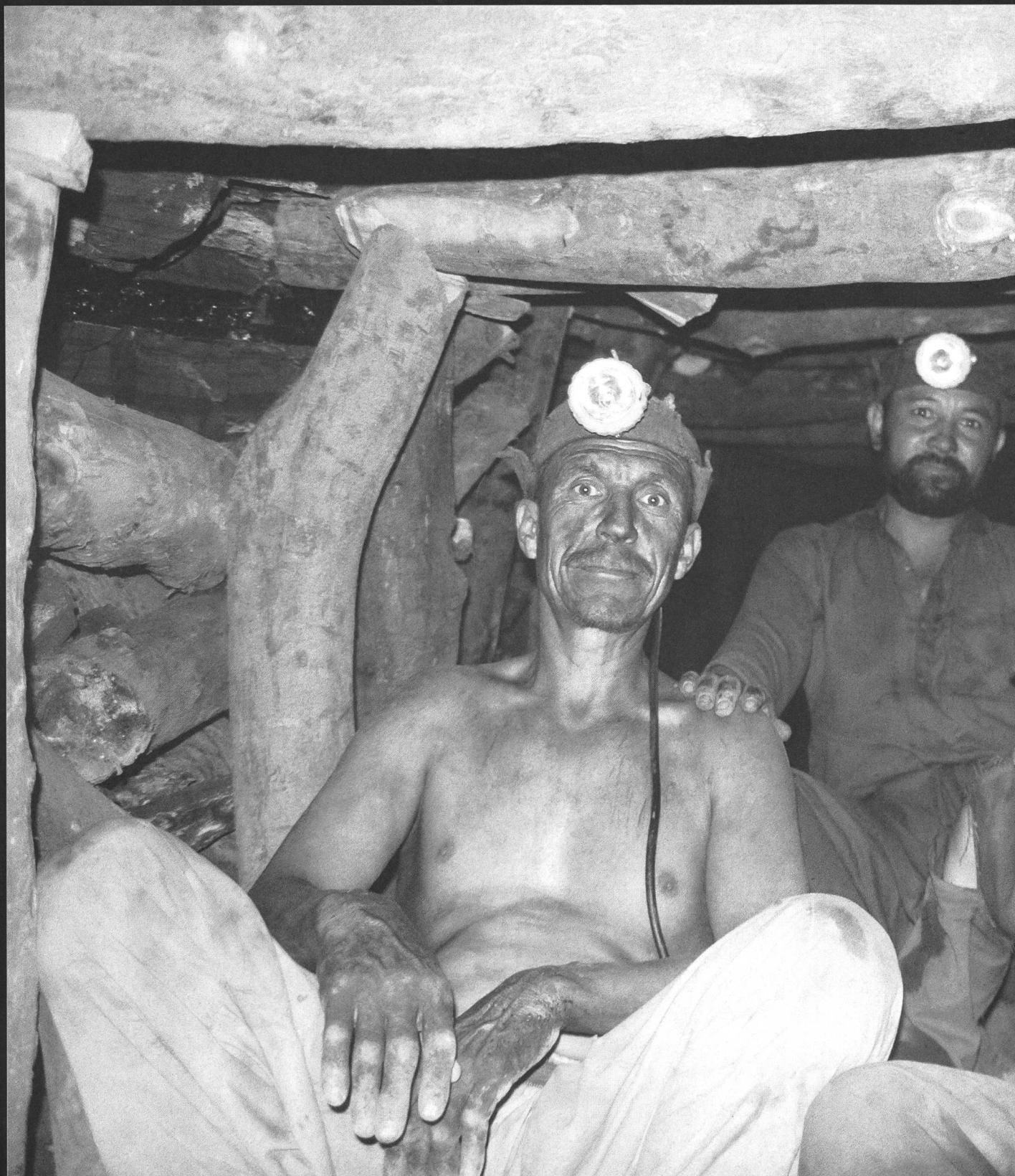


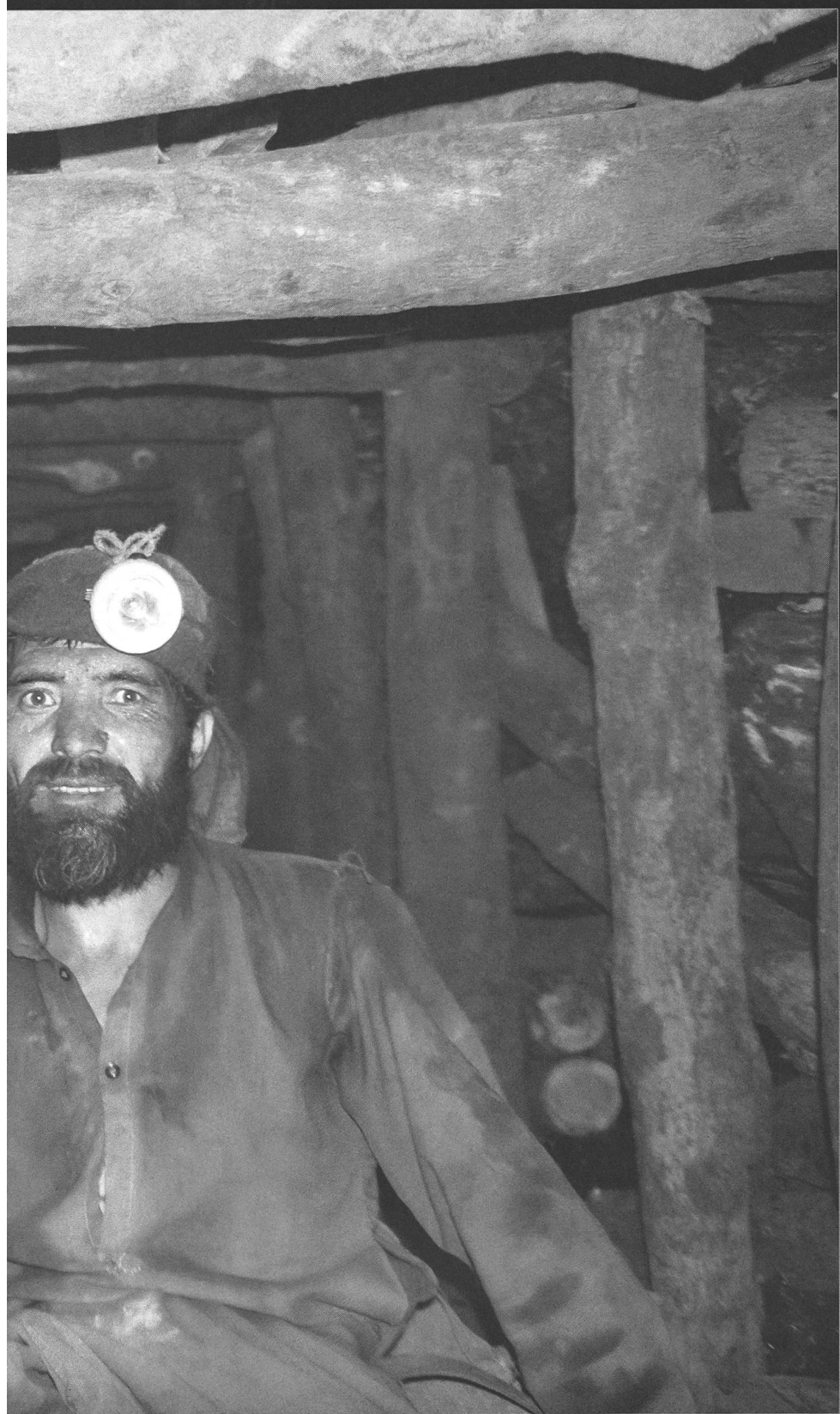


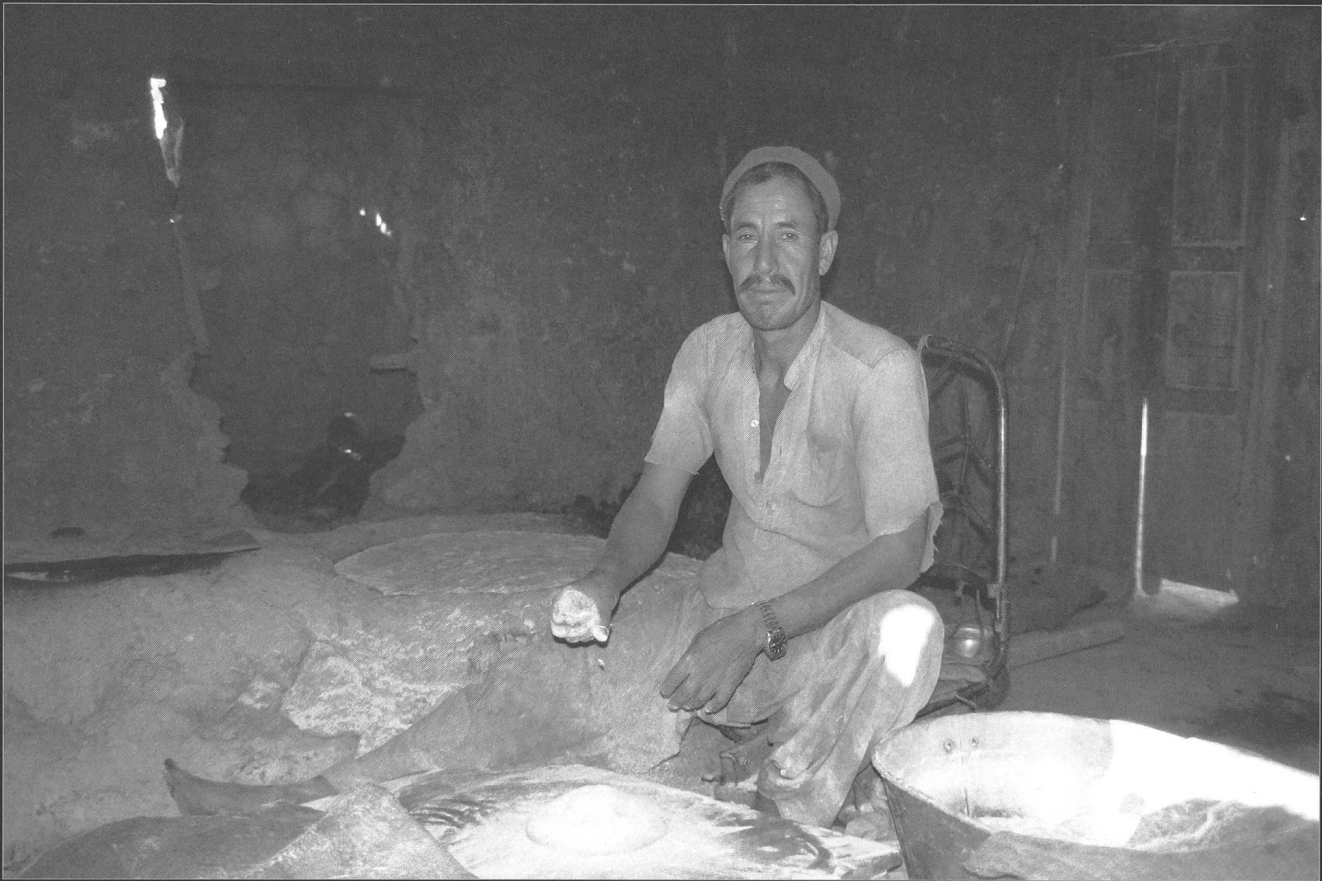












BIBLIOGRAPHIE

COLLECTIVE FOR SOCIAL SCIENCE RESEARCH

2006. *Afghans in Quetta: Settlements, Livelihoods, Support Networks and Cross-border Linkages*. Kaboul: Afghanistan Research and Evaluation Unit.

HANIFI M. Jamil

2000. «Anthropology and the representations of recent migrations from Afghanistan», in: Elzbieta M. GOZDZIAK, Dianna J. SHANDY (eds), *Rethinking Refuge and Displacement: Selected Papers on Refugees and Immigrants*, p. 291–321 (vol. VIII). Arlington: American Anthropological Association.

IMPERIAL GAZETTEER OF INDIA

1991. *Baluchistan*. Lahore: Sang-e Meel [1st ed.: circa 1903].

MONSUTTI Alessandro

2004. *Guerres et migrations: réseaux sociaux et stratégies économiques des Hazaras d'Afghanistan*. Neuchâtel: Institut d'ethnologie; Paris: Maison des sciences de l'homme.

2007. «Migration as a rite of passage: Young Afghans building masculinity and adulthood in Iran». *Iranian Studies* 40(2): 167–185.

AUTEUR

Alessandro Monsutti enseigne à l'Institut universitaire d'études du développement (IUED), Genève. Il est également chercheur associé au Refugee Studies Centre de l'Université d'Oxford et a été boursier de la MacArthur Foundation, Chicago (2004–2006). Ses domaines de recherche et d'enseignement portent principalement sur l'anthropologie du Moyen-Orient (en particulier l'Afghanistan, l'Iran et le Pakistan), les migrations, l'ethnicité, les conflits, l'aide humanitaire et les méthodes de terrain.

alessandro.monsutti@iued.unige.ch